

Terminate queste ricerche, Janelli è stato ucciso da un distaccamento militare in servizio comandato. Caratteristico è il fatto che Janelli non è stato messo a morte da Ficorilli, ma da un subordinato di quest'ultimo.

3. — Resta da indagare se, quantunque l'uccisione di Janelli sia avvenuta nel corso della lotta a mano armata tra partigiani e neofascisti per la conquista del potere, i moventi che hanno spinto all'uccisione di Janelli abbiano, soggettivamente considerati, un carattere non politico.

È concepibile che nel corso di operazioni militari un soldato ne uccida un altro per motivi privati (atto di gelosia, intenzione di rubare, vendetta). Ma è necessario che questi motivi non politici emergano dalla sentenza o siano almeno allegati dall'autorità che domanda l'estradizione.

Se le circostanze esteriori, segnatamente quelle che concernono una lotta politica, avessero poco spicco, se per esempio l'atto fosse stato commesso dopo il compimento delle operazioni militari o ad una grande distanza dalle operazioni militari, si potrebbe essere rigorosi per quanto riguarda la prova del carattere politico dei motivi. Invece quando, come in concreto, l'atto incriminato è intervenuto nel corso stesso delle operazioni militari, per quanto concerne sia il tempo sia il luogo, non si può presumere che il motivo politico.

Riguardo agli altri motivi cui il Ficorilli avrebbe obbedito uccidendo o più esattamente facendo uccidere il tenente Janelli, la Corte di Assise di Savona, Sezione speciale, si limita ad osservare nel suo giudizio quanto segue: « Il fatto non si può far rientrare nell'imputazione dell'art. 51 CPMG non essendo stato commesso nel corso o in dipendenza di operazioni militari, ma in circostanze indipendenti da queste e per motivi non ben chiariti, com'è anche dimostrato dalla circostanza che si cercò di giustificarlo di fronte ai comandi superiori con l'evidente menzogna ». Questa motivazione appare troppo tenue: non risulta che Ficorilli avrebbe agito per vendetta priva-

ta, per gelosia, per cupidigia, per mentalità criminale. Invece il fatto che Janelli aveva disertato spiega perfettamente il motivo della di lui esecuzione capitale: avendo tradito i suoi camerati della divisione San Marco, egli doveva pagare questa grave colpa come la si paga in tempo di guerra.

Non si tratta di sapere se Ficorilli avrebbe ecceduto i limiti della sua competenza militare ordinando l'esecuzione d'un traditore. La questione è invece di sapere se Ficorilli ha commesso un delitto che non poggi su un motivo militare. In base agli atti questo punto dev'essere risolto negativamente. L'insieme dei fatti emergenti dall'inserito non permette di ritenere un altro motivo che quello cui obbediscono i militari in una lotta a mano armata, adunque un motivo politico preponderante.

Così stando le cose, l'estradizione non può essere accordata.

Il Tribunale federale pronuncia:

L'opposizione di Fiorello Ficorilli è accolta e l'estradizione è rifiutata.

V. VERFAHREN

PROCÉDURE

11. Extrait de l'arrêt du 7 mars 1951 dans la cause **Montandon** contre **Blanchard et Bureau de surveillance des prix du canton de Genève**.

Art. 84 al. 1 litt. d et 125 al. 2 OJ. Que faut-il entendre par « délimitation de la compétence à raison de la matière » ?
En cas de conflit sur l'applicabilité de l'ordonnance I du Département fédéral de l'économie publique à un contrat donné, le Tribunal fédéral n'a pas à déterminer la nature de la prestation convenue.

Art. 84 Abs. 1 lit. d und 125 Abs. 2 O.G. Begriff der « Vorschriften über die Abgrenzung der sachlichen Zuständigkeit ».

Ist die Anwendbarkeit der Verfügung I des eidg. Volkswirtschaftsdepartements vom 2. September 1939 über die Kosten der Lebenshaltung usw. auf einen bestimmten Vertrag streitig, so hat das Bundesgericht nicht über die Natur der vereinbarten Leistung zu entscheiden.

Art. 84, cp. 1, lett. d, e 125, cp. 2 OG. Concetto delle « norme sulla delimitazione della competenza delle autorità per materia ». Quando è litigiosa l'applicabilità dell'ordinanza I del Dipartimento federale dell'economia pubblica ad un determinato contratto, il Tribunale federale non deve determinare la natura della prestazione pattuita.

A. — Par contrat du 30 avril 1949, Montandon a confié à Blanchard la gérance de son magasin de fleurs. Blanchard, qui devait l'exploiter sous sa seule responsabilité, avait droit aux recettes ; il s'engageait à verser chaque mois à Montandon 800 fr., « contre-partie de la gérance », et 300 fr. représentant le loyer des locaux. Par un avenant du 30 janvier 1950, la première de ces sommes a été réduite à 550 fr. Le 1^{er} août 1950, Montandon a vendu son commerce à Blanchard. Le prix a été arrêté à 22 000 fr. L'article 10 du contrat précise que les « droits de gérance » versés jusqu'à ce jour restent acquis au vendeur.

B. — Le 1^{er} août également, Blanchard a demandé au Bureau cantonal de surveillance des prix de fixer le loyer que Montandon pouvait exiger de lui pour la période antérieure à la vente. Montandon a décliné la compétence de cette autorité.

Le 24 novembre 1950, le Bureau prénommé, estimant que le contrat du 30 avril 1949 portait en réalité sur la location d'un bien productif, a fixé à 550 fr. le loyer mensuel dû par Blanchard du 1^{er} mai 1949 au 31 juillet 1950 et invité Montandon à restituer volontairement le trop-perçu, soit 2250 fr.

C. — Contre cette décision, Montandon a formé un recours de droit public. Il invoque les art. 84 al. 1 lettre d et 125 al. 2 OJ, ainsi que 4 Cst. Il a simultanément recouru auprès de l'Office fédéral du contrôle des prix.

Le Bureau cantonal a conclu à l'irrecevabilité du recours de droit public.

Le Tribunal fédéral a déclaré le recours irrecevable, après avoir procédé à un échange de vues avec le Conseil fédéral, conformément à l'art. 96 al. 2 OJ.

Extrait des motifs :

Selon le recourant, le contrat du 30 avril 1949 serait un contrat mixte, relevant de la gérance et de la vente, de sorte que le Bureau de surveillance des prix, autorisé par l'ordonnance I du Département de l'économie publique du 2 septembre 1939 à revoir les loyers et les fermages, n'avait pas à s'y ingérer. En admettant à tort que les parties avaient conclu un bail à ferme et en déclarant surfaites les sommes périodiquement versées « à titre de gérance », il aurait méconnu une règle de compétence.

Cet argument revient en réalité à discuter la nature de la redevance stipulée par les parties, c'est-à-dire à aborder le fond du litige. Or, en cas de conflit sur l'applicabilité de l'ordonnance I à un contrat donné, il appartient aux organes du contrôle des prix de rechercher si la prestation convenue est assimilable à un loyer ou à un fermage au sens de ces dispositions. C'est l'aspect économique de la rémunération qui est déterminant pour eux et non la signification que ces notions ont en droit civil (échange de vues du 23 juillet/2 août 1947 avec le Département de l'économie publique dans la cause Eberle c. Vogt). La décision au fond règle donc simultanément la compétence. Dès lors, s'il suffisait, pour établir la compétence du Tribunal fédéral, de considérer un litige relatif au bien-fondé d'un prononcé administratif comme une contestation de la compétence à raison de la matière, la Chambre de droit public se verrait investie d'un pouvoir illimité de déterminer et de circonscrire les attributions des autorités fédérales, notamment pour l'application des lois visées à l'art. 124 al. 1 litt. b OJ (BURCKHARDT, Droit fédéral suisse, vol. V n° 3321 IV). Telle ne saurait être la portée des art. 84 al. 1 litt. d et 125 al. 2 OJ. C'est d'ailleurs précisément pour éviter pareille conséquence que ces dispositions par-

lent non pas simplement de prescriptions de droit fédéral sur la compétence, mais de la « délimitation de la compétence » (Message du 9 février 1943, tirage à part p. 45). Il s'ensuit que la question de savoir si le Bureau cantonal était habile à réduire la redevance prévue par la convention du 30 avril 1949 ne ressortit pas au Tribunal fédéral.

Il sera loisible à Montandon, qui a déjà saisi l'Office fédéral du contrôle des prix, de la porter, par la voie du recours hiérarchique, jusque devant le Conseil fédéral.

12. Auszug aus dem Urteil der II. Zivilabteilung als staatsrechtlicher Kammer vom 22. Februar 1951 i. S. Wohnbaugenossenschaft « Uf eigenem Bode » gegen Stahlton A.-G. und Obergericht Basel-Landschaft.

Staatsrechtliche Beschwerde. Fristbeginn nach Art. 89¹ und ² OG. Die letztere Bestimmung will (abweichend von der frühern Ordnung nach Art. 178 Ziff. 3 aOG) auch eine durch Bundesrecht vorgeschriebene Zustellung der Erwägungen berücksichtigen. Auslegung dieses Artikels.

Recours de droit public. Début du délai selon l'art. 89 al. 1 et 2. Ce second alinéa (à la différence du système prévu par l'art. 178 anc. OJ) vise aussi une notification d'office des considérants prescrite par le droit fédéral. Interprétation de la disposition.

Ricorso di diritto pubblico. Inizio del termine di ricorso giusta l'art. 89 cp. 1 e 2 OG. Questo secondo capoverso (a differenza del sistema previsto dall'art. 178, cifra 3, della vecchia OG) contempla pure una notifica d'ufficio dei considerandi prescritta dal diritto federale. Interpretazione di detto articolo.

Aus dem Tatbestand :

A. — Die Beschwerdeführerin liess auf ihren Liegenschaften an der Birseckstrasse in Birsfelden Mehrfamilienhäuser erstellen. Am 7. Februar 1947 bestellte sie bei der Stahlton A.-G. in Zürich die zu diesen Neubauten erforderlichen Stahlton-Hourdisdecken. Diese waren nach den angegebenen Massen herzustellen und auf die Baustelle zu liefern. Nach dem Einsturz eines Deckenfeldes im Neubau Birseckstrasse Nr. 31 bestellte die Beschwerdeführerin eine Nachlieferung, die in den Monaten Juli bis September 1948 ausgeführt wurde.

B. — Am 22. Oktober 1948 bewilligte der Bezirksgerichtspräsident von Arlesheim der Stahlton A.-G. die vorläufige Eintragung eines Bauhandwerkerpfandrechtes für die aus der Nachlieferung hervorgehenden Forderungen. Er bejahte in der Urteilsbegründung die Leistung besonderer Arbeit für den Bau, da die Stahltonbretter nach Plänen zugeschnitten worden seien, wenn auch nicht beim Bau selbst, sondern im Betriebe der Stahlton A.-G.

C. — Am gleichen Tage erhob die Stahlton A.-G. Klage auf Bewilligung der definitiven Eintragung des Bauhandwerkerpfandrechtes. Das Bezirksgericht Arlesheim hiess die Klage gut, ebenso das Obergericht des Kantons Basel-Landschaft mit Urteil vom 26. Mai 1950.

D. — Gegen das den Parteien am 26. Mai 1950 sogleich mündlich eröffnete und am 5. August 1950 ausserdem schriftlich mitgeteilte Urteil des Obergerichts hat die Beklagte neben einer Berufung am 9./10. September 1950 (mit Hinweis auf die Gerichtsferien) die vorliegende staatsrechtliche Beschwerde wegen Verletzung von Art. 4 BV erhoben.

E. — Das Obergericht beantragt, auf die staatsrechtliche Beschwerde sei wegen verspäteter Einreichung nicht einzutreten, eventuell sei sie abzuweisen.

Aus den Erwägungen :

Den Nichteintretensantrag stützt das Obergericht auf Art. 89 Abs. 1 OG, wonach die staatsrechtliche Beschwerde binnen 30 Tagen « von der nach dem kantonalen Recht massgebenden Eröffnung oder Mitteilung des Erlasses oder der Verfügung an gerechnet » einzureichen ist. Nach dem kantonalen Recht sei die am 26. Mai 1950 unmittelbar nach der Urteilsfällung erfolgte mündliche Eröffnung massgebend. Die nach Bundesrecht (Art. 51 Abs. 1 lit. d OG) erfolgte schriftliche Mitteilung habe auf den Beginn der Frist zur staatsrechtlichen Beschwerde keinen Einfluss.

Diese Betrachtungsweise entspricht der Ordnung gemäss Art. 178 Ziff. 3 des früheren OG (BGE 63 I 20). Art. 89 Abs. 2 des geltenden OG bestimmt jedoch : « Werden